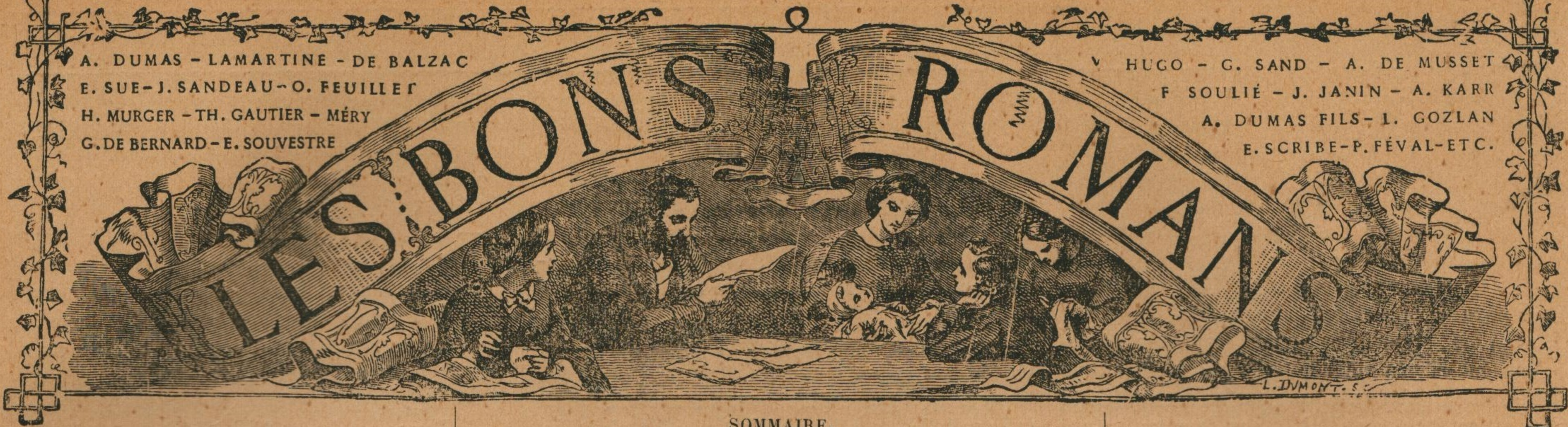


A. DUMAS - LAMARTINE - DE BALZAC  
E. SUE - J. SANDEAU - O. FEUILLET  
H. MURGER - TH. GAUTIER - MÉRY  
G. DE BERNARD - E. SOUVESTRE

HUGO - G. SAND - A. DE MUSSET  
F. SOULIÉ - J. JANIN - A. KARR  
A. DUMAS FILS - L. GOZLAN  
E. SCRIBE - P. FÉVAL - ETC.



## SOMMAIRE.

JOSEPH BALSAMO, par ALEXANDRE DUMAS.  
GERFAUT, par CHARLES DE BERNARD.  
ERREUR, par la COMTESSE DASH.



Et c'est de l'argent, cela? — Page 115, col. 3.

## MÉMOIRES D'UN MÉDECIN

JOSEPH BALSAMO

PAR

ALEXANDRE DUMAS (1).

LE CAS DE CONSCIENCE. (Suite.)

Gilbert n'eut pas plutôt prononcé cette parole, que Rousseau devint plus pâle que Gilbert ne l'était lui-même, et que, perdant toute contenance :

— De quel droit me parlez-vous ainsi? balbutia-t-il.

— C'est parce que, étant chez vous, monsieur Rousseau, dans cette mansarde où vous m'aviez

donné l'hospitalité, j'ai lu ce que vous écriviez sur ce sujet; parce que vous avez déclaré que les enfants nés dans la misère sont à l'État, qui doit en prendre soin; parce que, enfin, vous vous êtes toujours regardé comme un honnête homme, bien que vous n'ayez pas reculé devant l'abandon des enfants qui vous étaient nés.

— Malheureux! dit Rousseau, tu avais lu mon livre, et tu viens me tenir un pareil langage!

— Eh bien? fit Gilbert.

— Eh bien, tu n'es qu'un mauvais esprit joint à un mauvais cœur!

— Monsieur Rousseau!

— Tu as mal lu dans mes livres, comme tu lis mal dans la vie humaine! tu n'as vu que la surface des feuillets, comme tu ne vois que celle du visage! Ah! tu crois me rendre solidaire de ton crime en me citant les livres que j'ai écrits; en me disant: « Vous avouez avoir fait ceci, donc je puis le faire! » Mais, malheureux! ce que tu ne sais pas, ce que tu n'as pas lu dans mes livres,

ce que tu n'as point deviné, c'est que la vie entière de celui que tu as pris pour exemple, cette vie de misère et de souffrance, je pouvais l'échanger contre une existence dorée, voluptueuse, pleine de faste et de plaisir. Ai-je moins de talent que M. de Voltaire, et ne pouvais-je pas produire autant que lui? En m'appliquant moins que je ne le fais, ne pouvais-je pas vendre mes livres aussi cher qu'il vend les siens, et forcer l'argent à venir rouler dans mon coffre, en tenant sans cesse un coffre à moitié plein à la disposition de mes libraires? L'or attire l'or: ne le sais-tu pas? J'aurais eu une voiture pour promener une jeune et belle maîtresse, et, crois-le bien, ce luxe n'eût point tari en moi la source d'une intarissable poésie. N'ai-je plus de passions? Dis! Regarde bien mes yeux qui, à soixante ans, brillent encore des feux de la jeunesse et du désir? Toi qui as lu ou copié mes livres, voyons, ne te rappelles-tu pas que, malgré le déclin des ans, malgré des maux très-réels et très-graves, mon cœur, toujours